

REVUE
DE LA
NUMISMATIQUE

BELGE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,
PAR MM. R. CHALON, L. DE COSTER ET CH. PIOT.

—
2^e SÉRIE. — TOME V.

V. 11-12
1855-56



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE D'AUG. DECQ,
9, RUE DE LA MADELEINE.

—
1855

MONNAIES DE MÉTAL

PRÉTENDUMENT

PRODUIT PAR LES PROCÉDÉS OCCULTES DE L'ALCHIMIE.

Ne semble-t-il pas que le vent de la réaction doive nous ramener, les unes après les autres, toutes les choses du moyen âge, bonnes ou mauvaises, les meubles comme les idées? Nous avons vu revenir les sorciers sous le nom de magnétiseurs, la divination, sous celui de tables tournantes et parlantes. Les esprits frappeurs, les *mediums*, nous ont rendu les évocations. Au milieu de cette reculade générale du bon sens, l'alchimie ne pouvait manquer d'apparaître avec son Grand OEuvre, sa *pierre philosophale*. Malgré la Californie, l'art de faire de l'or avait son utilité pratique plus séduisante encore que le plaisir peu productif de causer, par le pied d'une table, avec l'âme de Cartouche ou celle de Charlemagne. Le besoin d'un nouveau Paracelse se faisait donc vivement sentir, comme disent les prospectus; et la France, d'où nous vient tout, modes et révolutions, s'est chargée de nous le fournir dans la personne de M. Tiffereau, chimiste, ancien préparateur (1). M. Tiffereau

(1) *Les Métaux sont des corps composés — la production artificielle des métaux précieux est possible, c'est un fait avéré*; par C. THÉODORE TIFFEREAU. Vauginard, 1855, in-16, 24 et 114 pages.

est parvenu, dit-il, à changer l'argent en or ; ce qui lui donnerait, sans tenir compte des frais de fabrication, un honnête bénéfice de quinze cents pour cent. Nous connaissons, à la vérité, d'honorables industriels qui, sans être alchimistes, ne se contentaient pas de si peu, et, opérant sur une matière première moins précieuse, changeaient le papier en or, sous prétexte d'actions anonymes.

Jusqu'à présent, au surplus, l'or de M. Tiffereau ne fait pas concurrence à celui de la Californie : la raison en est facile à comprendre. M. Tiffereau, comme les premiers inventeurs du sucre de betteraves, n'a pas encore assez perfectionné ses appareils, et l'or qu'il fabriquerait dans les circonstances actuelles coûterait plus cher que celui qu'on trouve tout fait en Amérique et en Australie. En attendant, nous lui conseillons de chercher des *actionnaires* pour l'exploitation en grand de son procédé. C'est là le meilleur filon (prière à l'imprimeur de ne pas nous faire dire filou) que sa veine puisse lui fournir (').

S'il était permis d'invoquer, comme preuve de vérité, l'ancienneté et l'universalité d'une croyance, *l'art de faire de l'or* aurait en sa faveur de nombreux témoignages à produire. On comprend qu'une idée aussi généralement répandue et dont les traces se retrouvent partout, ne soit pas restée étrangère à l'histoire de la monnaie.

(!) Les métaux ne sont peut-être des corps simples et *indécomposables* que par rapport à nos moyens de les décomposer. Il ne serait pas absolument impossible qu'on arrivât un jour à cette décomposition ; mais il est certain que jusqu'à présent le moyen n'en a pas été trouvé, quoi qu'en dise M. Tiffereau. Si l'on parvient jamais à faire, ou même seulement à défaire de l'or, ce ne sera certes pas au moyen d'évocations et de formules magiques, d'*abracadabras* et de grimoires. S.

« ducats, et il me dit qu'après la mort de ce marchand, qui
« ne paroissoit pas fort opulent, n'ayant jamais négocié qu'à
« un négoce de peu de profit, et qu'il avoit mesme discon-
« tinué depuis très longtemps, on trouva chez luy plus de
« dix-sept cent mille escus. » Cette anecdote a été répétée
par Philippe-Jacques Sachsus, de Levenheim, dans le
tome I des *Ephemeridum Naturæ curiosorum*, p. 71, en
y ajoutant les particularités suivantes : « Il y a quelques
années, Louis de Schönleben, lieutenant-colonel et seigneur
héréditaire de Guhren, amateur zélé des sciences chimi-
ques, alors que je donnais des soins à son épouse malade,
me parla de ces ducats. Non-seulement il me fit voir cette
pièce, marquée des signes du Soufre et du Mercure, mais
il eut même la générosité d'en enrichir ma collection. Je
l'ai fait graver sur la planche ci-jointe, ainsi qu'un ducat de
Mayence, appartenant au même amateur, comme preuve
de la vérité de cette histoire et aussi pour faire reconnaître
ces pièces, si d'autres exemplaires venaient à se rencon-
trer. »

Le petit-fils de ce Schönleben, Louis Von Haugwiz, noble Silésien, rapporta le même fait à Samuel Reyher, en ajoutant que son aïeul était parvenu lui-même à changer en or véritable quelques parcelles d'argent.

Sachsus, dans le même volume de ses *Éphémérides*, parle des ducats que l'électeur de Mayence, George Frédéric de Greiffenclau, aurait fait frapper avec du mercure changé en or, *ex ☿ in ⊕ converso*, et dont il possédait un exemplaire dans son cabinet.

L'histoire de Monconys et de son apothicaire Stropel-
perger, qui ne dit ni en quel temps, le roi de Suède passa

à Lubeck, ni à quelle époque il aurait fait frapper ses ducats, s'accorde fort mal avec la chronologie. Il nous paraîtrait assez difficile de voir dans des pièces datées de 1634, des monnaies faites par l'ordre de Gustave Adolphe, tué à Lutzen, en novembre 1632. Ajoutons que les signes du soufre et du mercure, sur lesquels repose toute cette attribution, se rencontrent sur bien d'autres pièces et notamment sur des gros d'argent d'Erfurt, portant la date de 1622. Ces signes étaient tout simplement la marque du graveur ou du monnayeur. Ils furent spécialement employés à cette époque sur les monnaies d'Erfurt par les monnayeurs Ziegler et Weismantel. On les retrouve aussi sur le double ducat à la tête de mort, pièce historique frappée en 1633, lors du transport en Suède des restes du roi Gustave Adolphe, et sur des thalers du même prince.

Un exemple plus curieux et plus authentique de l'intervention de l'alchimie dans le monnayage, nous est rapporté dans l'histoire de Genève. En 1590, les ressources de l'État étant complètement absorbées par les dépenses énormes qu'entraînait l'alliance avec la France, le Conseil fut réduit à frapper des *deniers* et des *forts* de cuivre; mais avant d'en venir à cette extrémité, il employa tous les moyens, emprunta la vaisselle des particuliers, se fit rendre compte des métaux précieux qui se trouvaient dans la ville, et essaya même des *procédés occultes de l'alchimie pour transmuter les métaux* (1). Dans la séance du 6 janvier 1590, le sénateur Michel Roset, vint déclarer « que dans son dernier voyage en Suisse, plusieurs personnes dignes de foi

(1) BLAVIGNAC, *Armorial genevois*, p. 92.

l'avaient assuré qu'un certain Allemand avait le secret de la pierre philosophale et que, par le moyen d'une poudre merveilleuse, il était parvenu à changer en vaisselle d'or pur des plats d'étain. » Après avoir conféré là-dessus, les conseillers trouvèrent qu'il serait fort à propos « d'attirer semblables gens dans cette ville, pour nous procurer ce métal dont la pauvre république, chargée de tous côtés de tant de dettes, et engagée dans de si grandes dépenses, aurait besoin, etc. » Roset eut mission d'aller en Suisse à la quête du fabricant d'or qu'il devait attirer à Genève par belles promesses. Il revint sans son homme, et cette déception fut cause de mesures sévères prises contre les alchimistes. En 1604, le Conseil qui était encore sous l'impression défavorable de 1590, refusa d'ouïr un homme qui « savait augmenter l'or ; » mais on revint bientôt aux anciennes idées. En 1655, une femme, la Bretegonne, qui se faisait appeler Marguerite Bartingo, emportait plus de cinq mille ducats escroqués, sous prétexte de faire de l'or, à ses trop crédules auditeurs. En 1660, un alchimiste affichait publiquement des placards sur les vertus de son or potable, et en 1666, le Conseil non-seulement permettait à un Italien, qui changeait le mercure en argent, d'exercer son métier « pourvu qu'il le fit sans tromperie, » mais encore manifestait la résolution de profiter lui-même de ce moyen pour augmenter le trésor public.

Il résultera donc de tout ceci que, si des monnaies ont été, en effet, frappées d'un métal prétendument obtenu par les moyens occultes de l'alchimie, ces pièces sont encore à retrouver. La coutume d'insérer ou d'indiquer sur les monnaies la provenance du métal a été fort répandue

même jusque dans les temps modernes, et surtout en Allemagne. Il est donc assez probable que si quelque prince s'est laissé mystifier en croyant à l'origine factice de l'or qu'on lui fournissait, il aura consigné cette origine sur les monnaies elles-mêmes. Voilà une nouvelle mine ouverte aux recherches des amateurs.

Quant aux médailles des alchimistes, à leurs amulettes et à leurs talismans, ces pièces sont fort nombreuses et d'autant plus variées que la plupart sont faites à la main. C'est un sujet riche à traiter, mais qui ne pourrait l'être avec succès que par un *initié* qui consentirait à dévoiler les mystères sacrés du Grand-OEuvre. Puisse-t-il tenter quelque'un de nos *modernes mystiques* !

R. CHALON.
